

Valérie Langlois



*Là où
tombent
les
sames*



De la même auteure

La Page manquante, Libre Expression, 2019.

La Dernière Sorcière d'Écosse, VLB éditeur, 2014.

Culloden – La fin des clans, VLB éditeur, 2011.

Pour la jeunesse

Beau dodo, illustrations de Catherine Petit, Dominique
et compagnie, 2019.

Fripouille !, illustrations de Nadia Berghella, Le Point
bleu, 2019.

Valérie Langlois

*Là où
tombent
les
samares*

*À Brigitte, mon Idgie,
il y aura toujours de nous deux dans ce livre-ci.
En souvenir de mon beau-père Wilbrod,
qui nous a quittés durant l'écriture de ce roman.
À la douce mémoire de Marie-Pierre Barathon, qui a eu
une importance majeure dans ma carrière d'auteure
et qui nous a discrètement laissés en 2020.*

« Il y a quelque chose de plus fort que la mort,
c'est la présence des absents,
dans la mémoire des vivants. »

Jean d'Ormesson

Mai 2019

Jais d'encre.

Noir ivoire.

Corbeau fade.

Pigeon carbonisé.

Ma mère, Hélène, utilise tous ces termes corrosifs pour illustrer son désarroi devant la monochromie de mes tenues vestimentaires.

J'ai toujours chéri le noir depuis le moment où j'ai été incitée à porter des vêtements sobres et respectueux pour les obsèques d'un père dont je ne me souviens guère. J'avais quatre ans lorsque son cœur s'est arrêté. Je ne comprenais pas vraiment que je devais montrer mon affliction, mais devant tous ces gens en larmes qui me regardaient avec pitié, j'ai cessé d'être une petite fille. Terminés pour moi, le rose, le rouge et le mauve. Maman raconte à qui veut l'entendre que je piquais des colères terribles lorsqu'elle tentait de me faire porter des couleurs. J'étais devenue une enfant inusitée.

L'adolescente introvertie et souffrante que j'étais, elle, n'aimait exprimer sa différence que par ses vêtements criards de *mornitude*.

J'inspire en fermant les yeux, retiens un instant mon souffle, puis le relâche bruyamment. Les journées au collège me paraissent de plus en plus longues. Je retire mes talons hauts, les range à leur place dans le porte-chaussures et me libère de mon veston poussiéreux de cendrier, un gris foncé, la seule teinte qui illumine un peu le reste de ma garde-robe. Je pousse un peu les vêtements du jeudi vers la gauche afin de pouvoir suspendre ma veste sur la tringle. Ce faisant, les cintres s'emmêlent, et ce désordre me cause une angoisse certaine. Je m'empresse de les séparer pour que tout soit parfaitement disposé par journée de la semaine et par nuance de noir.

Je me sens mieux.

J'attrape un pantalon de yoga et une camisole sur l'étagère. En chemin vers la salle de bain, tandis que je dénoue le chignon serré qui a retenu ma longue tignasse châtain toute la journée, mon regard s'arrête sur le cadre qui trône sur ma table de chevet, et mon cœur se serre.

Sébastien.

Je soulève la photo, et mes doigts caressent la vitre qui protège le visage de mon mari. Des millimètres de silice, comme des milliers de kilomètres jusqu'à lui, quelque part en Asie. Des milliers de kilomètres entre nos cœurs affligés.

Cette photo, je l'ai prise à son anniversaire, il y a trois ans. Il n'y sourit pas tout à fait, mais ses yeux sont tendres. Il n'y avait pas encore autant de ridules à leurs coins que maintenant. Sur le cliché, il fixe l'objectif avec toute l'intelligence que je lui connais, la barbe légèrement négligée, le premier bouton de sa chemise défait, ses cheveux bruns un peu en bataille. Son aspect léché d'avocat fout le camp les journées de congé, ce qui m'a toujours fait craquer.

Nos cœurs se sont fracassés l'un contre l'autre au début de l'université, il y a déjà quinze ans. Sébastien commençait son droit, moi, ma médecine. Nous rêvions d'un futur immense. Nos ambitions n'avaient aucune limite ! Or, dès

les premiers contrôles de ma deuxième année d'études, malgré toutes les nuits blanches passées à bûcher devant mes bouquins, bientôt, je me suis retrouvée devant l'échec avec un grand É. À la fin de la quatrième session, j'ai été forcée d'abandonner mon rêve d'être médecin.

Sébastien m'a beaucoup épaulée, cet été-là, mais, moi, j'étais dans le déni. Je remettais tout en question. Je ne pouvais m'empêcher de me comparer à lui. N'étais-je pas aussi brillante que lui ? Pourquoi ne connaissait-il jamais d'échec ? Il ne semblait jamais s'éreinter devant ses livres ! Cet été-là, on aurait dit que les plateaux de la balance de notre relation s'étaient un peu déséquilibrés et que Sébastien m'avait en quelque sorte dépassée... dans ma perception, du moins.

À l'automne, j'ai repris des cours d'enseignement au collégial, et depuis, je gagne mon pain devant des étudiants, enseignant toujours la même matière, alors que Sébastien monte les échelons du droit, promotion après promotion.

Je me gratte le front.

J'aurais pu changer la photo, depuis, mais j'aime celle-ci. Elle me rappelle le temps où tout était parfait entre nous et, lorsque je la regarde, j'ose encore croire qu'il en sera de nouveau ainsi bientôt... peut-être.

Lorsqu'il reviendra.

Je digère encore mal la déconvenue qu'il m'a infligée en me plantant là. Nous réapprenions tous les deux à respirer, ensemble, après les désillusions imposées par l'existence. Et puis un soir, durant un repas où je tentais de tout réparer, de nous rapiécer, il m'a annoncé avoir accepté un contrat important au Japon, d'une durée indéterminée, sans même m'avoir consultée d'abord. Il partait, comme ça, pour plusieurs mois.

Pour oublier. Pour se retrouver.

J'étais blême de colère.

Je me suis enfermée dans la salle de bain pour pleurer silencieusement, en boule au fond de la douche.

C'était il y a plusieurs mois.

Avec un sourire triste, je replace le cadre.

Le salut est dans la fuite, Sébastien.

J'ai l'impression d'être en manque de lui tous les jours, mais j'ai peur que ce soit l'ancien Sébastien que j'ai envie de serrer tellement fort dans mes bras que le cœur lui éclaterait. Celui qui enfouissait son nez dans mes cheveux pour respirer leur odeur chaque soir en revenant de travailler, celui qui avait la drôle de manie de me mordre la nuque lorsqu'il avait une crise d'affection, celui qui me regardait avec un tel désir dans les yeux que j'en aurais pleuré. Je ne comprends plus le Sébastien qui m'a quittée, et j'ai encore plus peur de celui qui va revenir.

Les lèvres pincées, j'enfile mon ensemble de yoga et j'envoie le reste au panier avant de tresser mes cheveux sur le côté. Après m'être démaquillée, je me dévisage dans le miroir. Je suis pâle, et le dessous de mes yeux se creuse de croissants violets qui sont devenus permanents. Je suis peut-être un peu maigre, mais je pense que je parais bien pour mes trente-quatre ans. J'ai encore une belle silhouette, même si la grossesse m'a laissé un tout petit ventre.

Je renifle un peu. Un gros nœud se forme dans ma gorge, mais je le refoule.

J'en ai la force émotionnelle désormais.

J'ai les outils qu'il faut pour ne plus me laisser abattre.

La maison résonne d'un grand vide, plutôt que des pas d'un bambin qui aurait dix-huit mois aujourd'hui. Ce petit garçon qui riait aux éclats, qui jacasserait comme un perroquet et qui grimperait partout comme un singe.

Je descends l'escalier, et mes yeux balaient le parquet du salon, là où ne traîne aucun jouet. Là où le soleil de fin de journée s'étire paresseusement. Comme tous les soirs, je m'assois au bout du long sofa blanc et je fixe le vide,

me remémorant ce jour de novembre 2017 où ma vie a basculé.

J'entends encore la voix du médecin :

— Encore une fois, Emma, poussez !

Les joues inondées de larmes, les cheveux collés aux tempes, je m'agrippais de toutes mes forces à la main rassurante de Sébastien, qui tenait mon pied de l'autre. Reprenant un grand souffle, je m'étais remise à faire des efforts pour expulser l'enfant de mon corps.

Mais la plus grande partie de moi voulait le retenir à l'intérieur.

Il était bien trop tôt pour le laisser sortir. Il serait beaucoup trop petit pour affronter ce monde immense.

À vingt-six semaines de gestation, mon bébé aurait dû rester dans mon ventre, sa maison.

— Le cœur décélère à chaque contraction, docteur, avait fait remarquer une infirmière, quelque part dans la chambre.

Je l'avais ignorée. Peut-être qu'ainsi la réalité s'évanouirait. La pensée magique, dit-on ! J'étais désespérée à ce point. Mais le médecin, lui, ne pouvait pas faire la sourde oreille et m'avait donné des consignes précises :

— Emma ? Vous allez vous tourner un peu, changer de position pour voir si ça aide le bébé, sinon il va falloir aller en césarienne. Votre pression artérielle est beaucoup trop élevée et ça devient dangereux.

J'étais alitée au département des grossesses à risque depuis deux semaines, après un diagnostic de pré-éclampsie, mais cela n'avait pas suffi. Lorsque les maux de tête et les taux de protéines anormaux s'étaient joints à la pression artérielle élevée, ça avait été le branle-bas de combat.

Il avait fallu procéder à un accouchement d'urgence.

On nous avait rapidement expliqué la situation et on avait demandé à Sébastien de prendre des décisions

inhumaines. S'il fallait en venir à faire un choix, voulait-on sauver la mère ou le bébé ? Il devait aussi s'attendre à ne pas pouvoir assister à la naissance de l'enfant, que ce soit par voie naturelle ou par césarienne, et être conscient que nos vies étaient en jeu.

J'en étais donc là, enflée comme un ballon de baudruche, à ne pas savoir qui sortirait mort ou vif de cette salle d'accouchement. Ma vue commençait à être floue, et ma migraine s'intensifiait à chaque poussée.

Avec l'aide de Sébastien et d'une très jeune infirmière, je m'étais tournée sur le côté, et la vague suivante de douleur m'avait aussitôt assaillie.

— Poussez, Emma ! insistait l'obstétricien.

— Allez, allez, allez, allez ! m'encourageait l'infirmière, dont le ton de perroquet m'irritait plus qu'autre chose.

Mon regard désespéré avait croisé celui de Sébastien.

J'avais lu dans ses yeux la même angoisse que la mienne.

Nous avions tant voulu cet enfant ! Mais rien dans cette grossesse ne s'était déroulé comme prévu, depuis les saignements du début jusqu'à l'alitement des dernières semaines. Qu'avais-je fait de mal pour que mon bébé ne reste pas en moi ? Était-ce moi qui l'expulsais ou lui qui me rejetait ?

Le changement de position avait aidé le cœur du bébé et, après quatre grandes poussées, Jacob était enfin né.

Avec une exclamation de soulagement, j'avais senti son petit corps gluant glisser hors de moi, et j'avais eu envie de tourner de l'œil, mais je m'étais accrochée au présent, dans l'attente de cette seconde où mon fils prendrait son premier souffle.

Ce premier cri qui n'était pas venu.

L'équipe néonatale, qui l'attendait, était intervenue et s'était sauvée avec lui.

Affolée, j'avais tenté de me redresser et je m'étais pendue au bras de Sébastien.

— Est-ce qu'il respire ? Sébastien ? Est-ce qu'il est vivant ?

Sébastien n'avait pas de réponse à offrir devant mon énervement, qui faisait écho au sien. Je m'étais tournée vers le gynécologue-obstétricien.

— Qu'est-ce qui se passe avec mon fils ?

Le médecin avait posé la main sur mon épaule.

— Je vais m'informer, Emma. En attendant, vous êtes au repos complet. Nous allons surveiller votre pression, vos urines ainsi que les migraines pour les prochains jours.

Et il avait quitté la chambre, nous laissant ainsi, deux parents orphelins sans nouvelles de leur bébé.

Frissonnant à ce souvenir, je me redresse et je regarde autour de moi, essayant de me changer les idées.

Cette maison est trop vaste pour moi seule. Cette habitation cossue à la décoration impeccable où s'est éparpillé notre mariage est en train de devenir pour moi une cathédrale de vitrail fragile qui se fendille, qui craque et qui va bientôt éclater en milliers de morceaux coupants.

— ... c'est la dure, l'insoutenable réalité de certains jeunes qui ne pourront jamais vivre comme des enfants. C'est tout pour aujourd'hui. N'oubliez pas de réviser la matière des chapitres 1 à 11, car l'examen final aura lieu au prochain cours. Bon week-end !

Au milieu des grognements de mes étudiants en travail social qui quittent la salle, je fais des piles égales avec mes papiers avant de les lier avec une pince et de les ranger dans mon porte-documents, comme après chaque cours. C'est la troisième fois cette semaine que j'enseigne la même matière, sans parler des supervisions de stage. Combien de fois ai-je vu ces principes depuis le début de ma carrière d'enseignante ? En débranchant mon ordinateur portable du projecteur, je m'imagine en train de me répéter durant au moins vingt-cinq ans, avant que la retraite sonne, et une grande lourdeur s'abat sur moi. Un sentiment d'obligation m'écrase, et cette classe où j'use le plancher depuis dix ans m'étouffe soudain. Je dois sortir !

L'air frais du corridor me soulage un peu, et je verrouille le local derrière moi. Alors que le bruit de mes talons hauts me suit le long du couloir, je m'interroge sur la source de mon angoisse. Le retour au travail n'est certes pas évident

après mon arrêt pour maladie, et les questionnements se font de plus en plus fréquents. Peut-être devrais-je me recycler ? Enseigner dans un autre domaine ?

Je me dirige vers mon bureau. Parfois, lorsque je longe ce corridor et qu'il n'y a personne, je me prends à fantasmer que je suis vêtue d'une blouse de laboratoire et qu'un stéthoscope me pend autour du cou. Je me rends à l'urgence, où m'attendent des patients souffrants.

— Emma ! Tu n'oublies pas la réunion départementale lundi matin ! Elle a été devancée de trente minutes.

Ma bulle éclate.

Cette femme...

Une autre raison pour laquelle j'ai perdu le feu sacré. Elle enseigne la même matière que moi, mais sa manière de corriger trop légère me fait passer pour un monstre auprès des étudiants, alors qu'elle préfère les côtoyer comme des amis. C'est aberrant ! Un manquement à l'éthique professionnelle ! Sans me retourner, je continue mon chemin en gazouillant :

— J'ai lu le même mémo que toi, Zoé. À lundi !

L'étage où se trouve mon bureau est presque désert en ce vendredi. Je dépose mes affaires sur ma chaise pour mettre mon manteau et, du coin de l'œil, je m'aperçois que ma collègue, avec qui je partage l'espace, a pris un stylo dans mon porte-crayon et l'a laissé ouvert sur le coin du classeur. Rien ne m'irrite autant qu'un cadavre dont la plume reste à sécher ! D'un geste sec, je saisis le stylo et vérifie qu'il fonctionne encore avant de le refermer et de le ranger à sa place.

Mon téléphone portable sonne dans mon sac à main. Sur l'écran s'affiche le sourire éclatant de ma mère, au milieu d'un nuage de boucles blanches. Je décroche en sortant du bureau et en me dirigeant vers le stationnement.

— Maman ! Joyeux anniversaire ! J'allais te téléphoner, je viens de donner mon dernier cours. On mange toujours ensemble ce soir ?

— Merci, mon hirondelle, répond Hélène avec un petit rire, c'est pour ça que je t'appelle. Est-ce que ça t'ennuierait beaucoup qu'on remette notre sortie à demain ? Je suis un peu fatiguée.

Je fronce les sourcils, soudain aux aguets.

— Ça va, maman ? Ça ne te ressemble pas. Où est passée la boule d'énergie que je connais ? Tu sais, soixante ans, ce n'est qu'un chiffre, ça ne veut pas dire que tu entres direct au foyer !

Maman rigole au bout du fil. Ça me rassure un peu.

— Je me suis couchée très tard hier pour terminer une toile, et aujourd'hui j'ai jardiné toute la journée sur mes pauvres vieux genoux. Je n'ai plus vingt ans non plus, tu sais. Il me reste à ranger mes pots et mes outils dans la remise, ensuite je passerai la soirée au lit avec un bon roman. Est-ce que ça te convient quand même pour demain ?

Après avoir souhaité bon repos à Hélène et surmonté ma déception de rentrer seule chez moi, je vais à la boulangerie chercher de quoi me sustenter. Alors que c'est bientôt l'heure de la fermeture, il y a une file inhabituelle devant le comptoir, et je dois patienter.

Après quelques minutes, la queue n'a toujours pas avancé. La porte du commerce s'ouvre lentement, et une femme à la chevelure flamboyante, couleur d'automne, tente de la tenir ouverte tout en se débattant avec son déambulateur.

Je me précipite pour l'aider.

— C'est très gentil, me remercie-t-elle en m'adressant un sourire reconnaissant.

— Il devrait y avoir une porte automatique, dis-je.

— Si vous saviez le nombre de commerçants qui négligent ce genre de petit détail *insignifiant*, répond-elle en mettant un accent ironique sur ce dernier mot.

Je lui fais signe de passer devant moi dans la file. Je ne suis pas pressée de retourner dans ma grande maison vide,

de toute façon. La femme s'assoit sur le siège intégré de son déambulateur avec un soupir fatigué, se retrouvant ainsi face à moi.

— Tout va bien ? Vous êtes venue ici à pied ?

— Je n'habite pas très loin. Il faut bien manger parfois, vous ne pensez pas ?

Il y a une certaine étincelle humoristique dans le regard de cette toute petite femme souriante dont le visage est parsemé de taches de rousseur. Je remarque que son teint est très pâle, et ses yeux, un peu trop cernés.

— Je ne sais pas ce qui est si long ce soir, dis-je tout haut en étirant le cou vers le comptoir.

— Ce doit être Giorgio qui fait son marché pour la semaine !

La rousse fait référence au propriétaire du restaurant italien de la ville. L'homme n'est pas plus gros qu'un brin de ciboulette, mais il est reconnu pour manger comme un ogre.

Nous nous esclaffons, toutes les deux.

— Je m'appelle Idgie, se présente l'étrangère en me tendant une main amicale.

En me nommant également, je serre une main frêle et un peu froide, mais énergique. Lorsque la file finit par avancer, Idgie se relève et pousse son engin un peu plus loin avant de se rasseoir.

— Qu'est-ce que vous me suggérez de manger ce soir ? m'interroge-t-elle en étudiant le comptoir.

— La quiche aux poireaux avec la minibaguette au gruyère. Un délice pour les papilles.

Idgie hoche la tête. Lorsque son tour arrive de passer sa commande, je la vois vaciller légèrement sur ses jambes et, quand elle termine de payer, je lui demande de m'attendre pendant que je ramasse mes achats.

— Laissez-moi vous raccompagner chez vous, Idgie. Ce n'est pas plus long pour moi, et vous mangerez chaud.

Je perçois un mélange d'hésitation et de reconnaissance dans son regard bleu. J'imagine que ce ne doit pas être facile pour quelqu'un d'accepter de ne pas être autonome. J'ignore de quoi souffre cette femme, mais si je peux faire ce geste pour elle, ce n'est pas un bien grand dérangement dans ma petite vie.

— Venez, lui dis-je spontanément en prenant son repas et en poussant la porte avec mon arrière-train pour la laisser passer. Mon véhicule est juste là.

Après avoir conduit Idgie chez elle, je rentre dans ma grande maison blanche. Au contraire du contenu de ma garde-robe, la décoration, ici, est pure et minimaliste. Les murs sont peints en blanc, les rideaux sont laiteux, le sofa et les coussins sont couleur neige et le plancher est d'un bois très pâle. Tout est ton sur ton.

Ma mère se dit fascinée de voir que j'ai espéré élever un enfant dans un décor aussi vierge.

Mais ce décor ordonné calme le bordel qui règne dans ma tête, et j'ai besoin de savoir chaque objet à sa place pour ne pas devoir le chercher. Cela m'apporte une tranquillité d'esprit supplémentaire.

Certes, Sébastien a parfois du mal à vivre avec mes manies étranges. Pour lui, faire la rotation des assiettes pour les user de façon égale et faire de même avec les ustensiles, ça n'a aucun sens. Avec le temps, certaines habitudes que j'avais ont disparu, ou je les exécute à l'insu des autres. Ça devient épuisant. J'ignore d'où vient ma personnalité obsessionnelle-compulsive, mais je réussis à la camoufler assez pour que les gens ne me perçoivent pas comme une folle tout juste bonne à enfermer.

Je passe donc la soirée à la table de la cuisine à noter des travaux, la musique de Sarah Brightman en sourdine, du vin blanc comme soutien moral. La porte-fenêtre entrouverte laisse entendre quelques grillons pour accompagner l'opéra. Il est presque minuit lorsque je suis enfin prête à

me mettre au lit. Mon œil capte alors le dessus cuivré de l'album familial, et j'ai envie de me remémorer quelques souvenirs. L'ouvrage est épais et déborde de vieilles photos.

Je m'installe dans mes draps de bambou, adossée à mes oreillers, avant d'en ouvrir la grande couverture cartonnée.

Le premier cliché représente un homme dont je ne me souviens pas. La photographie a toujours été suspendue en haut de l'escalier, à la maison, et je la voyais chaque fois que je me rendais à ma chambre. La maison était remplie de portraits de lui, et maman n'a jamais fait place à un autre homme que lui dans sa vie.

À ma connaissance, du moins.

Mon père.

Dans les années 1980, ces cheveux mi-longs devaient être à la mode. La photo est prise à l'extérieur. Adam porte un manteau en jean et il baisse les yeux sur un bébé qui commence tout juste à marcher. C'est moi, ce bébé. Les lèvres entrouvertes, on voit qu'il me parle. Son expression est patiente, aimante.

Comme chaque fois, je tente de trouver des ressemblances physiques entre mon père et moi. Certes, le long nez étroit et les pommettes saillantes sont identiques. Lui, il avait de petits yeux rieurs, comme s'il était ébloui par le soleil en permanence, alors que, moi, j'ai les yeux en amande d'Hélène. Pour la silhouette, je valse entre mes deux parents. J'ai les longues cuisses élancées de mon père, les hanches plus fortes de ma mère.

Adam est mort lorsque j'avais quatre ans. Son cœur s'est arrêté subitement. Je n'ai aucun souvenir de lui, à part quelques fugitifs fantômes qui veulent m'effleurer l'esprit, occasionnellement, mais qui s'envolent dès que j'essaie de les saisir. Je garde ce sentiment d'un grand amour réconfortant, toutefois. Hélène a rencontré mon père, Écossais d'origine, lors d'un voyage étudiant et l'a ramené pour l'épouser, ignorant qu'il partirait si jeune.

Il avait trente ans lorsqu'il nous a quittées.

Je tourne les pages de l'album. Il y a plusieurs photos de mes parents, en couple avant ma naissance, puis de nous trois, de moi avec maman ou papa jusqu'à mes quatre ans. Tout le monde semble si heureux ! Puis il y a un vide jusqu'à mes sept ans, peut-être. On ne voit plus beaucoup maman, bien sûr parce que c'est elle qui prenait les photos, et sur les clichés, il y a moins de lumière dans ses yeux. Moi, j'ai commencé à porter du noir. À l'adolescence, j'ai l'air maussade et taciturne.

Les seules photos qui me font sourire sont celles de mes anniversaires. Maman a instauré une tradition pour mes cinq ans : ce jour-là, elle m'a offert un petit coffre en bois de rose, avec un objet à l'intérieur. Chaque année, le coffre contenait quelque chose de nouveau. Je devais deviner ce que l'objet représentait afin que maman et moi accomplissions ensemble une activité mère-fille. Toutes ces journées ensemble ont contribué à tisser un lien très serré entre nous, puisque j'étais une enfant qui avait de la difficulté à se faire des amis et à créer des relations avec autrui. Mais Hélène ne me donnait pas des indices faciles, j'avais parfois besoin de semaines entières pour élucider ses mystères.

Par exemple, pour mes seize ans, à mon retour de l'école, le coffre était posé sur mon bureau de travail, dans ma chambre. Il était léger, comme s'il était vide. Quand je l'ai ouvert, il ne contenait qu'une petite plume blanche !

Pendant des jours, j'ai spéculé sur la signification de cet objet. Maman pouvait être sournoise comme un renard, parfois. Lorsqu'elle passait devant ma chambre et qu'elle me voyait me creuser les méninges, la plume entre mes doigts, je l'entendais ricaner dans le corridor, fière d'elle.

Puis, un jour, j'ai vu un oiseau prendre son envol à partir de la clôture du jardin parce que le matou du voisin avait surgi de sous notre voiture, et mes yeux se sont agrandis

quand j'ai remarqué les plumes qu'il laissait. J'ai dévalé l'escalier à une telle vitesse que j'ai failli me casser une jambe !

— Du deltaplane ! On va faire du deltaplane !

Maman a éclaté de rire et m'a serrée contre elle.

— Tu en as mis du temps, dis donc !

Je me surprends à sourire toute seule au souvenir de cette journée parfaite où nous avons volé à partir de Cobble Hill, au Vermont. Alors que le vent me sifflait dans les oreilles, j'entendais les éclats de rire de maman au loin, tandis qu'elle découvrait la liberté des oiseaux avec son instructeur.

Ce coffret en bois de rose me manque. Il a fait partie de toute ma jeunesse, moi qui m'étais promis de renouveler cette tradition avec Jacob...

Mon fils.

J'ai le cœur gros chaque fois que j'y pense. Chaque fois que je remâche l'idée de ce minuscule corps chaud que j'ai bercé en pleurant durant trois jours. Mon petit garçon, que j'ai laissé mourir de faim et qu'on a bourré de morphine pour éviter qu'il en souffre.

Je suis une mère horrible, quand j'y repense.

Alors que je me remettais de l'accouchement, de la pré-éclampsie, incapable de trouver le repos, un vieux médecin et sa délégation ont débarqué dans ma chambre pour nous annoncer, à Sébastien et à moi, que notre fils avait manqué d'oxygène en voyant le jour et qu'il souffrait d'une sévère paralysie cérébrale, d'épilepsie ainsi que d'une malformation cardiaque.

La vie ne lui avait offert aucune chance.

Il y avait très peu de probabilités que notre bébé survive, mais son calvaire pouvait s'étirer des semaines entières.

Le médecin nous a suggéré de l'aider à partir, entouré d'amour.

Sébastien et moi avons dû prendre cette douloureuse décision ensemble.

Lorsque le médecin a quitté la chambre, je me suis effondrée. Sébastien, lui, s'est détourné vers la fenêtre, hagard, les épaules voûtées.

Mais il a bien fallu en venir à un consensus et, après avoir débattu sur les chances que nous pouvions donner à Jacob, nous avons choisi, le cœur en lambeaux, de ne pas prolonger les souffrances de notre bébé.

Quelque temps plus tard, une infirmière poussait mon fauteuil roulant dans l'unité néonatale. Malgré des migraines intenses, je voulais voir mon fils avec mon mari. On m'a stationnée dans un coin, près d'un incubateur où reposait un tout petit extraterrestre à la peau presque translucide rendue orangée par la lumière collée à son pied. Sa minuscule poitrine se soulevait à intervalles irréguliers, rapides et saccadés, et sa petite bouche aux lèvres minces était entrouverte.

Une autre infirmière, vêtue d'une veste à motifs de bateaux, m'a pris le bras pour m'aider à passer du fauteuil roulant à une chaise berçante, puis elle s'est tournée vers le dôme où gisait mon garçon.

— En principe, on ne les sort pas de leurs incubateurs lorsqu'ils ont un si petit poids, m'avait-elle expliqué en le soulevant doucement. Il pèse un peu moins d'un kilogramme, mais comme les circonstances sont particulières...

Mes yeux embués de larmes, j'ai senti la main de Sébastien presser mon épaule. Lorsque l'infirmière a déposé mon bébé dans mes bras, tout emmitouflé dans une couverture bleue, j'ai ressenti un raz-de-marée d'une telle amplitude que la déferlante a failli m'emporter.

Un sentiment d'amour m'a comprimé le cœur, au point où je me suis sentie étouffée par ce gouffre d'adoration envers le minuscule être humain sur lequel je baissais les yeux. J'ai glissé mon doigt sur sa joue toute douce recouverte d'un fin duvet, et mon intérieur a fondu. J'ai compris, alors, cet état de grâce dont parlent presque toutes les nouvelles mamans en voyant leur poupon.

Sa tête semblait si lourde, et ses petits poings, si délicats.

Mais ce si grand amour était assombri par le plus lourd des chagrins, celui de tenir ce petit homme contre mon cœur en sachant que j'allais l'enterrer dans quelques jours. Cela me semblait tout simplement inconcevable ! Je ne pouvais supporter l'idée de mettre ce corps chaud et vivant dans une boîte et de le border sous une terre froide et humide !

Mes lèvres ont effleuré le front doux sous le bonnet trop ample, et mon menton s'est mis à trembler.

— Ce n'est tellement pas ce que nous avions prévu pour toi, pauvre trésor !

Qu'avais-je fait de travers pour que sa vie soit si brève ?

Sébastien s'est accroupi près de nous, et nous avons pleuré tous les deux.

Les heures ont passé. Sébastien avait de la difficulté à gérer l'environnement néonatal. Les incubateurs, les pompes qui sonnaient sans arrêt, les infirmières qui circulaient, les bébés qui pleuraient, et moi, aussi inconsolable qu'un saule. Il s'est absenté un moment pour aller prévenir ma mère, puis il a à son tour pris Jacob dans ses bras.

J'oubliais de manger ou de me reposer, malgré la prescription de mon médecin. Je ne voulais pas quitter l'unité néonatale de peur de revenir et que mon fils soit parti rejoindre les anges sans que sa maman l'ait accompagné. J'étais dans un état de détresse et d'épuisement difficile à imaginer, mais j'avais le sentiment que je devais profiter de chaque instant, de chaque seconde que la vie m'offrait auprès de notre fils, et j'allais rester aussi longtemps que nécessaire.

Pendant ce temps, ma mère s'occupait des arrangements pour faire baptiser Jacob et organisait les funérailles, choisissant le minuscule cercueil blanc.

À tour de rôle, Sébastien et moi tenions notre trésor contre notre poitrine pour lui communiquer notre chaleur,

nous lui murmurions des mots d'amour. Moi, je lui fredonnais les mêmes airs que ceux que je lui chantais dans mon ventre en espérant très fort qu'il les reconnaissait et que ça le réconfortait dans sa douleur ou dans son brouillard. Trop souvent, cependant, je le sentais se raidir contre moi, et toutes les alarmes se mettaient à sonner autour de nous. Les infirmières arrivaient en courant et m'arrachaient mon bébé pour injecter dans les tubes des anticonvulsivants qui ne faisaient pas toujours effet.

Mon bébé souffrait.

À la fin de la deuxième journée, alors qu'il était bien blotti dans les bras de Sébastien, j'ai arrêté une infirmière qui passait tout près de moi en posant ma main sur son avant-bras.

— Je ne peux pas concevoir que mon garçon ne connaisse dans sa courte vie que les néons d'un hôpital. Je voudrais le présenter au soleil. Pensez-vous que ce soit possible ?

Tout le monde, Sébastien aussi, m'a regardée d'un drôle d'air.

On nous a tout de même envoyé un infirmier, qui a mis les appareils en mode batterie et qui nous a accompagnés afin que je porte mon fils, emmailloté, jusqu'à la terrasse de l'unité de néonatalogie.

C'était une splendide journée du début de novembre.

L'air était frais, mais agréable. J'ai découvert le visage de Jacob pour le tourner vers la lumière, et il a froncé ses sourcils si peu fournis.

— Regarde, mon bébé, voici le soleil. Tu aurais dû le voir se lever et se coucher des milliers de fois, ai-je murmuré d'une voix tremblante.

Je l'ai découvert un peu plus pour que sa peau capte davantage de la lumière qui commençait à baisser. Sa petite bouche, que j'avais vue presque toujours crispée, a semblé s'étirer en un sourire subtil. Le fruit de notre imagination,

peut-être, mais cela a été assez pour que le visage de Sébastien se chiffonne et que de grosses larmes se mettent à rouler sur ses joues.

Son fils.

Même minuscule, il était beau, notre garçon. Il ressemblait à son papa.

Il était fort, aussi, avec ses poings frêles qui serraient nos doigts comme un alpiniste s'accroche à son rocher pour ne pas tomber.

Par moments, je distinguais les spasmes de la paralysie cérébrale dans ses mouvements et je me disais que c'était pour le mieux, que nous avions pris la bonne décision pour lui.

Je ne voulais pas que notre fils souffre toute sa vie.

Trois courtes journées à bercer la vie contre mon cœur. Trois jours où j'ai été une mère.

Jacob est parti doucement au milieu de la nuit, dans son sommeil.

J'avais peur que ce soit horrible, que ce soit pénible, qu'il s'en aille au milieu d'une horde d'étrangers durant un de ses spasmes épileptiques, mais c'est plutôt son cœur qui a décidé. Jacob a arrêté de respirer, son visage abandonné contre mon sein. Rien n'a sonné, l'infirmière avait déjà éteint les moniteurs après le passage du médecin et débranché tous les fils qui reliaient notre bout de chou aux machines.

Lorsque j'ai compris que Jacob avait poussé son dernier souffle, j'ai suspendu le mien, dans l'attente qu'il respire de nouveau, mais rien ne s'est produit. Je pense que le son qui est sorti de moi à ce moment n'avait rien d'humain. J'étais une louve captive d'indicibles douleurs, un train qui freine sur les rails de l'enfer.

On ne s'est pas pressé de venir nous l'enlever.

Sébastien et moi avons bercé notre petit bébé tout notre soul jusqu'à tard ce dernier matin. Nous l'avons embrassé,

caressé, cajolé, puis maman s'est jointe à nous pour lui dire au revoir. Elle lui a parlé, lui a chanté des berceuses, lui a assuré qu'elle allait toujours le porter dans son cœur.

Après quelques derniers contrôles médicaux, j'ai moi aussi pu quitter l'hôpital, les bras vides, avec juste une boîte contenant la couverture bleue de Jacob, son bonnet, son bracelet d'hôpital et une empreinte de ses mains et de ses pieds.

Dans mon cœur, il y avait un immense trou.

Avec un claquement sec, je referme le grand album familial.

Il est beaucoup trop déprimant.

*Et si les réponses à nos questions
se trouvaient au fond d'un coffre de bois ?*

Trop longtemps bousculée par les rafales de la vie, Emma, mi-trentaine, ne sait plus où elle doit se poser. Devenue rigide, tant dans ses habitudes que dans son travail, elle s'est accrochée à sa souffrance d'avoir perdu un enfant et à son besoin de contrôler son environnement.

À la mort de sa mère, elle reçoit un coffre rempli d'objets dont chacun lui révélera une part d'elle-même. Ces objets la pousseront à affronter ses peurs, notamment en partant seule en Écosse. Troublée dans ses certitudes, elle en viendra à explorer le véritable sens du mot « héritage ».

Le parcours vers le bonheur d'une femme complexe et attachante.



Psychoéducatrice de formation, VALÉRIE LANGLOIS se passionne depuis toujours pour l'écriture. Auteure des romans historiques *Culloden - La fin des clans* et *La Dernière Sorcière d'Écosse*, elle publie en 2019 *La Page manquante*, inspiré de son vécu.